

JOHANNE SEYMOUR

WILDWOOD



Libre  Expression

JOHANNE SEYMOUR
WILDWOOD

1968

J'avais seize ans, et le monde était en révolution.

Au Vietnam, les Américains sacrifiaient une génération entière de jeunes hommes dans une guerre perdue d'avance. En France, le mois de mai passerait à l'histoire. Au Québec, la religion catholique perdait son emprise et de nouveaux dieux occupaient la place publique : la drogue, le séparatisme et les chansons de Charlebois.

Moi, j'avais seize ans et je n'avais qu'un désir : quitter l'adolescence qui me pourrissait l'existence.

Je n'étais pas comme les autres filles. Je ne savais pas être insouciant. Pour moi, tout était capital. Primordial. Une question de vie ou de mort. Pourtant, sous mon apparente froideur couvait un feu languissant...

Depuis la puberté, je cultivais le fantasme de connaître l'amour dans les bras d'un *lifeguard*. Comme si l'eau salée, le sable chaud et ces garçons aux corps musclés et aux dents étincelantes pouvaient me guérir de moi-même et de l'âge ingrat.

Je me trompais, bien sûr. Il n'existe aucun remède à l'adolescence. Elle est ce qu'elle est. Un magma de confusion.

Et cet été de 1968, ce n'est pas elle que je laisserais derrière moi.

C'était mon innocence.

I

« Toutes les choses vraiment atroces
démarrrent dans l'innocence. »

ERNEST HEMINGWAY

*Des hélices, Astrojet, Clipperjet, Turbo, à propos chu pas rendu chez Sophie*¹...

Perchée en haut des gradins de l'auditorium de Verdun, j'observe les patineurs qui tournent en rond au rythme des tubes du moment, pendant que les autres filles gloussent de plaisir sous les regards concupiscents des garçons. Et j'attends. Que mon adolescence passe.

Dans notre petite ville ouvrière à majorité anglophone, notre groupe d'amis est un îlot de résistance culturelle. Non seulement nous sommes des mordus des Beatles, des Stones et de Kerouac, mais nous idolâtrons Charlebois, Brel et Sartre. Nous aspirons secrètement aux vies de bohème de Saint-Germain-des-Prés et Greenwich Village. Dans nos rêves les plus fous, nous sommes les Simone de Beauvoir, Ginsberg ou Dylan de l'avenir. Cependant, quand nous ne sommes pas occupés à courir les cafés et les boîtes à chansons, et que nous nous réfugions aux derniers rangs du centre sportif, ce ne sont pas des rimes que nous échangeons, mais des *French kiss*. Et en dépit de toute la culture que nous consommons, lorsque nous nous retrouvons entre filles, les conversations tournent inlassablement autour des garçons, et du comment ce sera

1. *Lindberg*, Robert Charlebois.

«la première fois». Pour ma part, je préférerais discuter des poèmes d'Elsa Triolet ou de Rina Lasnier, mais j'endure, espérant que mon mutisme me donnera l'apparence mystérieuse de «celle qui sait». Malgré tout, j'observe avec un certain plaisir que mes amies ne sont pas plus loquaces que moi sur le sujet de «la première fois». Allusions, fous rires, demi-vérités, mais jamais rien de concret. Aucune de nous ne souhaite avoir l'air de ne pas savoir comment faire... ou, pire, d'avoir peur.

Michelle, ma belle, these are words that go together well²...

La chanson n'a pas sitôt inondé l'auditorium que je veux crouler sous mon banc. Les Beatles n'ont manifestement pas songé au tort qu'ils faisaient aux Michelle de ce monde en composant ces paroles. De fait, Carl Perron – une polycopie de Mick Jagger dont toutes les filles de Verdun sont amoureuses – se faufile jusqu'à moi et me susurre à l'oreille son interprétation douteuse de la mélodie.

— Michelle Trudel, *these are words that rime together well...* Michelle Trudel...

Je n'en reviens pas. Carl Perron, le garçon le plus couru en ville, jette son dévolu sur moi! J'ai envie de crier aux autres de mon groupe: «Regardez! Je suis normale. Je sais être un objet de désir!» Mais je suis stoppée par la main de Carl qui se glisse sous mon chandail à la recherche d'un sein à malaxer. La sensation est agréable, je crois même que j'y prendrais goût si, depuis des années que j'attends ce moment,

2. *Michelle*, The Beatles.

«Mickette» avait jugé bon d'explorer ma bouche avant mon pull.

— Arrête !

Carl abandonne aussitôt mes glandes mammaires pour s'intéresser à celles de Danielle, sa voisine de gauche.

— Carl !

Il s'interrompt, l'air innocent.

— Quoi ? Tu veux ou tu veux pas ?

La question a le mérite d'être simple. Ma réponse ne peut pas l'être. Comment, à seize ans, lui expliquer que je suis d'accord, mais sans empressement, avec des paroles qui allument, ailleurs que dans le coin le plus sombre d'un centre sportif, et surtout pas en rangées avec quatre autres couples ? Je me tais. Carl interprète mon silence comme un refus et poursuit candidement sa prospection du corps de mon amie.

— Danielle, ma belle, sont des mots...

Le désir est volage à seize ans.

Pour ne pas mourir de honte, j'enfile mes patins et, penaude, je descends les marches en direction de la patinoire. Je m'en veux d'être aussi nulle. Mais c'est plus fort que moi. Je trouve ridicules les tentatives des garçons d'explorer mon corps. Je me sens comme un rat de laboratoire. Et je n'ai pas le talent de comédienne nécessaire pour simuler le plaisir. J'ai l'impression qu'un projecteur géant est braqué sur moi, et tout ce que je souhaite, c'est fuir. Pourtant, je rêve d'être embrassée et touchée à en être obsédée !

Une heure plus tard, les pieds gelés et l'âme glacée, malgré les 80 °F à l'extérieur, je finis par rentrer à la

maison, soupesant en chemin mes chances de survivre à l'adolescence. Arrivée au petit logement que nous occupons dans la rue Manning, je suis prête à m'ouvrir les veines. Heureusement, une surprise m'attend.

À peine entrée, je les vois : trois rangées de vêtements, lavés, repassés et pliés, commencent à apparaître sur la table de la salle à manger. Bermudas, pantalons, shorts, chemises, sous-vêtements, maillots de bain...

Maman a commencé le rituel des valises !

Tout entière à mon malheur, j'avais oublié.

Mon cœur bondit.

Rien n'est perdu.

Dans trois semaines, je serai à Wildwood !

Je n'avais pas dix ans quand mon père a décidé de nous emmener à Wildwood, une ville balnéaire de la côte est américaine. J'en suis tombée amoureuse avant d'y avoir mis les pieds.

Dès le début de notre périple dans la Pontiac familiale, le charme de Wildwood avait commencé à opérer. Mes parents s'étaient transformés comme par magie. Papa avait attaqué le répertoire de Sinatra, pendant que maman, renversée contre le dossier, s'était laissé bercer par sa voix de *crooner*. Son concert terminé, mon père avait enchaîné avec des blagues entendues au travail, s'arrêtant pour nous taquiner, s'amusant de tout et de rien. Et ma mère... Maman avait ri, de son rire cristallin, frais comme la pureté d'un enfant. Un contraste avec l'éternelle tristesse de ses yeux et son front soucieux.

Pour une fois, nous n'étions pas pressés et, dans la Pontiac brune, le temps s'était étiré sans que personne lui en tienne rigueur. Même la chaleur étouffante du mois de juillet, qui envahissait l'auto sans climatisation, n'était pas arrivée à gâcher notre humeur.

Nous goûtions à la joie. Une denrée rare le reste de l'année.

Ça respirait la liberté. Un mot inconnu chez nous. Wildwood nous envoûtait déjà!

La première année, le périple s'était étendu sur quatorze heures. Il avait fallu coucher en chemin, parce que maman n'avait pas son permis et papa, un échalas qui avait grandi trop vite, ne pouvait pas conduire longtemps à cause de son dos. Aujourd'hui, malgré les autoroutes qui ont diminué la durée du trajet, nous continuons de prendre le weekend pour y aller. Mais le dimanche, après avoir passé la nuit dans une cabine en bois à Saugerties dans les Catskills et avoir avalé un petit déjeuner copieux, nous filons sans nous arrêter ; pressés de sentir le goudron des garde-fous du Garden State Parkway, les effluves de sel marin dans l'air des villes côtières et l'odeur de varech des poissonneries.

Quand la sortie du Parkway indiquant Wildwood apparaît, le rituel est invariablement le même. Papa descend complètement sa glace et avance son avant-bras pour tester le degré d'humidité. Par coquetterie, maman retire le fichu qui recouvrait ses cheveux fraîchement coiffés, et moi... je surveille avec impatience l'enseigne du cinéparc qui me prouvera, sans aucun doute possible, que je retrouverai les coquillages qui craquent sous les pieds dans les stationnements, le sable dans mon maillot de bain, les supermarchés trop climatisés et le parasol qui claque au vent. À moi la plage qui s'étend à l'infini, le *boardwalk* avec ses manèges qui électrisent et les dauphins qui sautent à la queue leu leu sur la crête des vagues !

But it's alright now, in fact, it's a gas! But it's alright. I'm jumpin' Jack Flash, It's a gas! Gas! Gas³!...

3. *Jumpin' Jack Flash*, The Rolling Stones.

Calée contre un oreiller sur le siège arrière de la Pontiac, je rêve en digérant les *pancakes* aux bleuets que j'ai avalés tout rond au Howard Johnson. Depuis hier, nous sommes en route pour Wildwood !

Après avoir maugréé un « Musique de pouilleux ! » en direction de la radio, mon père, qui ne veut pas manquer la sortie du Garden State Parkway, demande à ma mère de syntoniser une autre station. Après quelques tentatives, le violon de Stéphane Grappelli se fait entendre, et papa retrouve sa bonne humeur. Jazz ! Normalement, j'aurais préféré le *single* des Stones, mais je suis trop occupée à fantasmer pour rechigner. Dans la voiture, il doit faire 90 °F, mais la chaleur ne m'incommode pas. Elle nourrit mon imaginaire...

C'est la fin de l'après-midi. La plage s'est vidée, et je suis étendue sur une couverture, un garçon à mes côtés. Son corps gorgé de soleil se presse contre le mien. Sa peau est chaude et sent la crème solaire. Je m'abreuve à ses mots d'amour. Tous mes sens en éveil, j'accueille ses caresses avec de longs soupirs. Il m'explore avec lenteur, attentif à mes moindres tressaillements. Je frémis quand sa main...

— Michelle, veux-tu des cerises ou...

Ma mère s'arrête net.

— Es-tu malade ? T'as le visage tout rouge !

Je me redresse brusquement et lui fais signe que non tout en choisissant une prune jaune dans le bac rempli de fruits frais qu'elle me tend. Je ne suis pas fâchée de la diversion. Ce fantasme est devenu une obsession. Pourtant, je ne suis pas idiote. Je sais bien qu'aucun garçon ne peut arriver à la cheville de ce Roméo que

ma frustration a créé. Mais ce rêve amoureux, j'y tiens. C'est plus fort que moi. La réalité me tue à petit feu.

Je me concentre sur ma prune.

Mûre, juteuse, sucrée à souhait, c'est un vrai délice. Je me cale contre le dossier et, tout en la dégustant, je regarde le paysage qui défile. Au fur et à mesure des milles, les feuillus cèdent leur place aux pins tortueux. La nature s'assèche. Nous sommes à mi-chemin entre le pays des érables et celui des palmiers.

Mon fruit avalé, je délaisse la flore et me captive pour les panneaux du Parkway marquant les sorties. Pour moi, ces noms de ville représentent le summum de l'exotisme. Ocean City, Avalon, Stone Harbor... Stone Harbor ? Nous y sommes presque !

Mon cœur s'affole. J'ai les mains moites. Je ne sais pourquoi, mais j'appréhende la sortie 4B. Le futur m'apparaît menaçant, rempli de pièges. Je veux crier à papa de rebrousser chemin. Mais je ne dis rien. Je reste assise bien sagement sur la banquette arrière, avec cette peur qui sourd dans mon ventre.

Et si, sur les cinq milles de plage de Wildwood, pas un seul des *lifeguards* ne s'intéressait à moi ?

1968...

Michelle a seize ans et une seule idée en tête : quitter l'adolescence qui lui pourrit la vie. Elle rêve de connaître l'amour dans les bras d'un *lifeguard* lors des vacances familiales à Wildwood. Mais le monde autour d'elle est en révolution. Et sur la plage, en compagnie de ses amis américains, elle connaîtra l'amour en même temps que les ravages de la guerre du Vietnam.

La découverte du cadavre d'une femme sous la promenade qui longe la mer lui fera comprendre que la violence a des ramifications profondes. Que l'amour n'a rien à voir avec les films à l'eau de rose dont elle s'abreuve. Car il y a l'amour des hommes et la violence des hommes. Et, surtout, il y a les hommes victimes d'une violence qu'ils s'imposent au nom de la liberté, de la justice et de l'équilibre économique.

Cet été de 1968, ce n'est pas son adolescence que Michelle va laisser derrière elle, c'est son innocence.

Johanne Seymour a été scénariste et réalisatrice avant de se consacrer à l'écriture romanesque. *Le Cri du cerf*, son premier roman, est publié en 2005. *Eaux fortes*, paru en 2012, est le cinquième volet des enquêtes de Kate McDougall. *Le Cri*, une mini-série adaptée de son premier roman, sera diffusé sur les ondes de Séries + en 2016.

Johanne Seymour est présidente fondatrice du festival international de littérature policière Les Printemps meurtriers de Knowlton.

